

lement à l'empereur ce que Mendez lui avait dit (1) ; il conseillait à Maximilien de le charger d'arrêter Miramon et de lui confier à lui Mendez et à Mejia le soin de percer les lignes ennemies pour se rendre dans les montagnes de la Sierra Gorda où l'empereur reprendrait la liberté de ses mouvements. Sinon, continuait Mendez, on pouvait être sûr que tous seraient fusillés. Maximilien ne prit pas au sérieux cette proposition. Il prétendait que Mendez était un pessimiste et que tout n'était pas encore perdu. Ce projet, à ses yeux, ressemblait trop à une fuite.

Par contre, l'empereur s'était décidé à envoyer Mejia à Mexico. Celui-ci étant tombé malade (2), ce fut son confident Salm qu'il chargea de cette mission. Il devait examiner ce qui s'y passait et représenter à Marquez l'état lamentable dans lequel se trouvait la garnison de Queretaro, qui, depuis six jours, ne se nourrissait plus que de viande de cheval. La réponse devait être donnée dans les vingt-quatre heures et Salm revenir avec toute la cavalerie. Ce dernier reçut même un plein pouvoir d'arrêter, le cas échéant, Marquez et d'aviser le comte Khevenhüller, ainsi que les autres commandants des troupes européennes de n'avoir à obéir qu'aux ordres de Salm. Maximilien conservait toujours l'espoir d'arriver à une solution en négociant avec Juarez et d'autres libéraux. Il soulignait encore une fois dans les instructions données qu'il ne céderait pas à moins de pouvoir remettre son mandat à un congrès légal. Il persévérait encore dans cette opinion, bien que les faits eussent dû lui apprendre le contraire. Avant l'acceptation de la couronne il en avait été ainsi avec la condition de la garantie de l'Angleterre, de même plus tard avec le concordat, la confiance en Napoléon et maintenant avec le congrès national. « Si les gens sont entêtés et s'il est difficile d'obtenir quelque chose, je le suis encore davantage et il est difficile de me faire revenir sur mes projets. » Oui, ces mots écrits par Maximilien dans son journal, pendant son voyage en Espagne, n'étaient pas des mots en l'air, il les a suivis à la lettre et c'est ce qui l'a perdu.

Salm devait, le 17 avril, traverser les lignes ennemies, mais il semble que l'adversaire ait eu vent de la chose. Il essaya en

(1) Voir Félix SALM, p. 112.

(2) Voir KÆHLIG, p. 59.

vain de traverser et dut finalement renoncer à son projet.

L'empereur fut visiblement déçu, tout en conservant l'espoir que Marquez reviendrait ou que Salm traverserait une fois les lignes ennemies. Il avait de plus en plus confiance en ce dernier, l'attacha à son quartier général et le nomma aide de camp.

Les privations avaient encore augmenté entre temps, même l'empereur recevait sa ration de pain de tous les jours des nonnes d'un couvent voisin, qui employaient pour le faire de la farine d'hosties. Parmi les troupes se montrèrent bientôt les symptômes d'une décomposition dangereuse. Un certain nombre d'officiers, sous la direction d'un général, avaient même déjà adressé une pétition à Mejia, pour qu'on entrât en négociations avec l'ennemi, à propos d'une capitulation. Les meneurs de ce complot furent tout de suite arrêtés ; mais il était à craindre que ce mouvement ne se propageât, étant donné que la situation empirait de jour en jour. Avec le temps, les moyens employés par l'empereur, tels que distinctions, titres donnés aux régiments, etc., ne servaient plus à rien. Mais la plus grande partie de la garnison restait pourtant fidèle et pleine de bravoure, et si le secours attendu venait de la capitale on serait, selon l'avis de Maximilien, encore capable de tout sauver. Mais en réalité on ne pouvait pas compter sur ce secours.

Marquez, en effet, s'était avancé dans la direction de Puebla à marches lentes avec le gros de l'armée. Lorsque Porfirio Diaz en reçut la nouvelle, il se décida, le 2 avril, à diriger une attaque générale sur la ville, pour la prendre avant l'arrivée des troupes de renforts. L'attaque réussit. Lorsque Marquez l'apprit, il ordonna de revenir à Mexico. La mauvaise nouvelle se répandit rapidement parmi ses troupes. Seuls les Européens, pour lesquels il n'était pas question de se rallier au parti libéral, restèrent bravement à leur poste. Porfirio Diaz se jeta alors avec toutes ses forces sur l'armée de Marquez. Lorsque ses avant-gardes rencontrèrent, le 10 avril, la colonne impériale en retraite, celle-ci fut saisie d'une panique, qui la mit presque complètement en déroute. Les artilleurs coupaient les attelages des canons, se précipitaient sur les chevaux et prenaient la fuite. Marquez lui-même quitta ses troupes et rentra à Mexico, seulement accompagné de quelques cavaliers. Seule la bravoure du colonel Kodolitsch et de ses hussards fit face à l'ennemi, qui le harcelait et sauva les débris de la colonne, qui

arriva à Mexico, où la nouvelle de la débâcle fit une impression profonde. Bien qu'on eût, intentionnellement, évité de renseigner exactement la ville sur la situation et qu'on eût propagé officiellement des nouvelles favorables sur Queretaro, on fut persuadé dans tous les cercles que la cause de l'empire était définitivement perdue.

Maximilien apprit les premiers bruits sur la défaite du général Marquez le 22 avril, mais il garda encore secrète la nouvelle vis-à-vis de l'armée et de la population. Le même jour arriva un parlementaire des libéraux ; il engagea l'armée à se rendre et déclara qu'on laisserait sortir l'empereur avec les honneurs de la guerre. Miramon refusa ces offres et commença des pourparlers politiques, dirigés contre Juarez, avec le parlementaire, pourparlers que celui-ci refusa d'écouter. Maximilien ne pouvait pas entrer dans des négociations, où il était uniquement question d'une garantie pour la sûreté de sa propre personne et non de son armée. Ainsi la chose n'aboutit pas et les hostilités continuèrent.

Encore une fois les soldats de l'armée impériale devaient faire preuve de courage et de leur force d'attaque, rendue plus énergique par leur enthousiasme pour la personne de Maximilien. Miramon céda enfin aux nombreuses instances de briser par une grande sortie le cercle des assiégeants, afin de sortir de ce piège.

L'attaque fut fixée au matin du 27 avril et devait se diriger en premier lieu contre les collines d'el Cimatario, qui dominaient le sud-ouest de la ville. La première sortie réussit mieux qu'on ne s'y attendait. La ligne ennemie fut complètement repoussée, on prit vingt et un canons, beaucoup de drapeaux et on fit de nombreux prisonniers. L'ennemi prit la fuite sur tout le point d'attaque. Avec peine Escobedo dut faire venir des renforts de tous côtés et les meilleures troupes, entre autres les « Supremos poderes », durent prendre part au combat. Tout cela aurait demandé encore des heures, et si Miramon avait sérieusement eu l'idée de forcer les lignes ennemies, il aurait dû en profiter. Mais après ce succès, le général était persuadé qu'on pouvait aussi remporter la victoire en restant dans Queretaro.

L'empereur, qui était accouru auprès de ses troupes, plein de joie à la nouvelle de la victoire, se laissa persuader par

Miramon. Le succès remporté augmentait encore sa confiance dans le jeune général, mais celui-ci ne profita pas suffisamment de ce succès et donna à Escobedo le temps de réparer la perte de la hauteur. Ce fut une victoire, mais elle resta infructueuse, bien que la situation eût été, au dire des chefs libéraux, très critique ce jour-là.

Les sorties du 1<sup>er</sup> et du 2 mai eurent peu de succès et fatiguèrent uniquement la garnison, dont les forces commençaient déjà à se paralyser. La confiance de l'empereur en Miramon, qui prétendait qu'on pourrait toujours percer les lignes ennemies quand et où on le voudrait, était fort ébranlée. Maintenant l'opinion du général Mendez perçait peu à peu, qui disait que tous ces petits combats étaient inutiles et qui conseillait une seule grande action avec toute la force armée pour percer les lignes ennemies.

L'empereur refusa à plusieurs reprises l'idée de passer par les lignes ennemies avec une escorte, en disant que son honneur de soldat lui défendait de quitter ses fidèles. Salm se joignit également à tous ceux qui imploraient Maximilien de se mettre en sûreté. Lorsque finalement l'empereur commença à s'occuper sérieusement de cette idée, il demanda à ses généraux de rédiger un document, qui devait le justifier devant le tribunal de l'histoire, au jugement duquel il tenait plus qu'à sa propre vie (1).

Maximilien avait entre temps compris la gravité de la situation. Les vivres et les munitions commençaient à s'épuiser ; on ne pouvait plus déjà depuis longtemps espérer de recevoir des renforts et l'état de santé de l'empereur s'aggravait de jour en jour, son humeur s'assombrissait de plus en plus. Il était fatigué par la durée du combat, ses nerfs n'étaient plus capables de supporter les agitations continuelles, il voulait arriver à la fin et désirait la paix et la tranquillité. Mais il ne voyait pas d'issue et ne souhaitait plus qu'une balle qui aurait pitié de sa détresse. Déjà, pendant la sortie du 27 avril, qui avait été suivie d'une attaque de l'ennemi, Maximilien avait exposé sa vie de la façon la plus téméraire, et seules les instances de son entourage avaient réussi à lui faire quitter la zone dangereuse. Mais, durant les premiers jours de mai, il devenait évident que l'em-

(1) MASSERAS, p. 240.

pereur recherchait la mort. Des heures entières il restait aux endroits où quelques instants auparavant étaient tombés des combattants. Plein de tristesse, il allait et venait sans cesse parmi les lignes, n'écoutant pas les prières de Salm, qui le suppliait de ne pas risquer sa vie. L'empereur croyait que le sort, réservé à la ville et à ses habitants, serait moins triste s'il tombait dans le combat, que s'il les quittait. Son bonheur domestique était détruit, dans sa patrie il n'avait que très peu de choses agréables à attendre. Las de combattre, il n'avait plus ni ambition ni espoir.

La situation dans la ville empirait de plus en plus. La conduite d'eau avait été coupée par l'ennemi, la population devait supporter les plus grandes privations. Le manque de solde et de vivres commençait à démoraliser la garnison, réduite à 5 000 hommes. Il y eut même dans l'armée impériale des officiers et des soldats français, qui offrirent leurs services au général Escobedo. Il est vrai qu'on ne fit à leur offre qu'un refus dédaigneux. Durant ces journées le colonel Lopez se rapprocha de plus en plus de l'empereur et éveilla de nouveau en lui l'espoir qu'on pourrait pourtant réussir à arriver à une entente avec Juarez et les libéraux. Lopez voyait bien que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi et que tous, y compris lui-même, étaient perdus, si on ne trouvait pas encore au dernier moment une solution pacifique. Mais le colonel observait la plus grande réserve sur ses projets. Dans l'entourage de l'empereur, personne ne savait rien de ces plans, et à ce dernier lui-même l'empereur n'avait fait que des allusions obscures sur la possibilité d'entrer en pourparlers avec l'ennemi et obtenir quartier pour tous les combattants. Il est probable, mais non prouvé, que du côté libéral on fit faire à Lopez, à ce sujet, des propositions par un intermédiaire (1).

Enfin tous les généraux et l'empereur lui-même reconnurent qu'il n'y avait plus de temps à perdre si on voulait encore tenter une sortie. Sur la proposition de Miramon on choisit le 10 mai pour exécuter ce projet. Mais, au dernier moment, de nouveaux doutes s'élevèrent.

(1) Le baron de Magnus, dans son rapport, est d'avis que Lopez s'était mis en relations avec Escobedo déjà avant le 14 mai, tandis que ce dernier, dans son *Manifiesto sobre la toma di Queretaro*, ne veut rien savoir de cela.

L'empereur hésitait, peut-être influencé par les tromperies de Lopez, et ne convoqua que le 14 un conseil de guerre, chargé de prendre les résolutions définitives. Déjà la nuit précédente le colonel Lopez s'était rendu au camp ennemi pour commencer les négociations.

Le conseil de guerre décida que la sortie aurait lieu au milieu de la nuit du 14 au 15 mai. Pour éviter une trahison, le lieu de l'attaque ne devait être fixé qu'à dix heures du soir (1). Toutes sortes de préparatifs avaient été faits, bien que Mejia ait de nouveau demandé un délai de vingt-quatre heures. Vers onze heures du soir, Lopez se présenta chez l'empereur et demeura seul avec lui pour un entretien confidentiel. A cette occasion, Maximilien lui décerna la médaille de bravoure militaire et le pria de lui loger une balle dans la tête au cas où il ne pourrait pas échapper à l'ennemi (2). Il est à croire que Lopez aurait, durant cet entretien, éveillé de nouveau chez l'empereur l'espoir qu'il pourrait arriver par des négociations à une entente honorable pour lui et son armée et raisonnable pour la ville et ses habitants. Peut-être que Lopez lui-même se berçait encore de telles illusions suggérées par les libéraux.

Ainsi l'empereur donna encore une fois de plus un contre-ordre et décida que l'attaque ne devait avoir lieu que dans la nuit du 15 au 16 mai. Peu de temps après l'entretien avec Maximilien, Lopez se rendit de nouveau au quartier général d'Escobedo. Il fut reçu comme le jour précédent et amené chez le commandant en chef. Celui-ci avait déjà, dans son premier entretien avec Lopez, constaté que les nombreux rapports des transfuges sur la situation désespérée de l'armée impériale étaient exacts, et il régla là-dessus son attitude. Il semble qu'il ne fut plus question que d'une capitulation sans conditions et finalement on menaça Lopez lui-même, s'il ne se rangeait pas du côté des libéraux et ne leur livrait le couvent de Cruz, dont la garnison était sous ses ordres comme commandant de la brigade de la réserve impériale. Dans le cas où Lopez se soumettrait à ces conditions, on lui garantissait la sûreté personnelle et la liberté, et probablement on fit encore miroiter devant ses yeux d'autres avantages.

(1) Voir SALM, p. 174.

(2) Voir BASCH, II, p. 134.

Lopez ne sut pas résister à ces menaces et à ces promesses : il devint traître et accepta les propositions d'Escobedo. Mais il éprouvait une certaine pitié et de la sympathie personnelle pour l'empereur, qui l'avait, durant tout son règne, comblé de bienfaits, bien que le colonel eût déjà été une fois chassé de l'armée mexicaine, sous Santa-Anna, à cause de son attitude blâmable. Ainsi il semble que Lopez ait demandé à Escobedo d'avoir des égards pour l'empereur. Escobedo pensait que la capture de l'empereur vaudrait à Juarez bien des embarras et que celui-ci lui serait peut-être bien reconnaissant si on fermait les yeux sur la fuite de Maximilien. Sans faire de concessions positives, il semble pourtant qu'Escobedo ait fait comprendre à Lopez qu'il devait veiller à ce que l'empereur ne tombât point entre les mains de ses ennemis. On ne lui créerait aucun obstacle, à condition qu'il livrât tout le reste aux libéraux, comme il avait été convenu.

Lopez accepta et se rendit tout de suite au couvent de la Cruz pour faire ses préparatifs. Un de ses subalternes, un certain Jablonski, fut mis dans le secret et s'arrangea pour que les sentinelles qui eussent pu le gêner et les canons placés aux sorties, fussent éloignés (1).

Entre temps, Escobedo avait donné l'ordre de se tenir prêt, et, en grand silence, dès trois heures du matin, pour s'emparer du couvent de la Cruz et de la ville. A ce moment, Lopez était déjà revenu. Il se mit en tête de la colonne, destinée à occuper la ville, avec le général libéral Velez, le colonel Galardo et quelques aides de camp.

Lorsque la colonne approcha de la ligne impériale, le traître se fit connaître aux sentinelles restées en faction : elles rendirent leurs armes et furent faites prisonnières. Les autres sentinelles furent surprises de la même manière, en sorte que les juaristes parvinrent au quartier général de l'empereur sans coup férir.

L'empereur, qui avait veillé après le départ du colonel Lopez jusqu'à une heure de la nuit, s'était mis au lit, sans pouvoir dormir à cause de son agitation. A deux heures et demie il fut pris d'une colique si violente qu'il fit appeler son médecin, le

(1) Voir détails dans Albert HANS, *Queretaro, Souvenirs d'un officier de l'empereur Maximilien*, p. 275 f.

docteur Basch, qui resta une heure auprès de lui. Alors seulement l'empereur s'endormit pour quelques instants. Vers quatre heures et demie du matin le colonel Lopez, après avoir conduit la troupe d'élite ennemie, les « Supremos poderes », dans le quartier général de l'empereur, entra subitement dans la chambre du prince Salm (1) et s'écria, les traits bouleversés : « Vite, sauvez la vie de l'empereur, l'ennemi est déjà dans la Cruz ! » Ceci dit, il ferma la porte sans autres explications. Le complice de Lopez, le lieutenant-colonel Jablonski, donna le même conseil au secrétaire privé de l'empereur, don José Blasio (2). Blasio se rendit immédiatement auprès de l'empereur. Il le réveilla en toute hâte et le mit au courant de la situation. Déconcerté et pâle comme la mort, à cause de la mauvaise nuit qu'il avait passée, Maximilien, relativement tranquille, se leva et s'habilla. Tandis que Blasio se hâtait de partir pour donner l'alarme, le docteur Basch arriva. L'empereur était déjà préparé et avait tiré son épée pour se défendre. Pendant que Maximilien descendait l'escalier, le prince Salm arriva, prit dans son agitation le monarque par le bras gauche et s'écria : « Majesté, il n'y a pas de temps à perdre, l'ennemi est là ! » (3).

Lorsque l'empereur sortait par le portail de la maison avec quatre personnes qui l'accompagnaient, il fut tout à coup arrêté par des soldats juaristes. Le colonel Lopez et le chef libéral, colonel Gallardo, intervinrent alors et rappelèrent les soldats à l'ordre, en disant : « Ils ont la permission de passer, ce sont de simples bourgeois. »

Gallardo remplissait en cela évidemment sa promesse, donnée à Lopez, de permettre à l'empereur de s'enfuir. L'empereur ne songeait pas à sa propre sûreté, mais au sort de ses fidèles compagnons de bataille, Miramon et Mejia, qu'il fit chercher pour leur dire qu'il se rendait sur le Cerro de la Campana ; ils devaient le suivre avec autant de troupes que possible. Maximilien refusa, en outre, l'offre qu'on lui faisait de lui indiquer une cachette sûre. A l'heure du danger il ne voulait pas se cacher.

Plus le destin lui était cruel, plus la grandeur de son caract-

(1) Voir Félix SALM, p. 176.

(2) Voir BLASIO, p. 39.

(3) Voir Félix SALM, p. 178.

tère s'affirmait. Son sentiment de l'honneur et sa fierté lui dictaient toutes les décisions. Pleins d'admiration, mais aussi d'appréhensions, ses fidèles le suivirent sur le Cerro de la Campana.

Dans la ville régnait le plus grand trouble. Les libéraux avaient pénétré partout et les troupes impériales se rendaient ou passaient à l'ennemi. Soudainement toutes les cloches se mirent en branle au lever d'une aurore radieuse. C'était le signal de la victoire de Juarez. Partout on entendait chanter en chœur la chanson sarcastique sur l'impératrice, portant le titre « Mama Carlotta ». Maximilien avait les larmes aux yeux. Pendant ce temps-là des officiers et des soldats de la cavalerie impériale se rassemblèrent sur le Cerro autour de leur souverain. Miramon avait été blessé au visage, lorsqu'il essayait de se défendre, et se trouvait dans la maison d'un ami. Mejia, lui, s'était rendu sur le Cerro. Déjà les troupes ennemies cernaient de tous côtés le groupe impérial. Maximilien demanda à Mejia s'il y avait encore une chance de salut. Mejia, d'un geste désespéré, répondit que c'était impossible.

« Salm, dit l'empereur, en se tournant vers son fidèle adjutant, maintenant la balle libératrice ! (1) » Mais celui qui recherche les balles, elles le fuient, et celui qui les fuit, elles le trouvent. L'empereur resta sain et sauf pour boire le calice jusqu'à la lie.

Par deux fois Maximilien s'adressa encore à Mejia, pour lui demander s'il n'y avait plus aucune issue. Et de nouveau le courageux Indien dut répondre que non. Rapidement l'empereur fit encore brûler par son secrétaire Blasio deux petits paquets contenant des papiers importants, puis il ordonna de hisser le drapeau blanc sur le Cerro et fit dire à Escobedo qu'il se rendait. La colline était en ce moment complètement entourée d'ennemis. Dans la ville la fusillade diminuait peu à peu. Appuyé sur son épée, Maximilien attendait tranquillement l'arrivée d'un officier ennemi qui s'approchait à la tête de son état-major. Le général Echegarray aborda l'empereur en lui disant poliment : « Votre Majesté est mon prisonnier ! »

Maximilien se contenta de faire un signe de la tête et de remarquer qu'il n'était plus empereur, puisque son acte d'ab-

(1) Voir Félix SALM, p. 183.

dication était déjà entre les mains du Conseil d'État. Il demanda ensuite d'être conduit auprès du général Escobedo. Tranquille et résigné, entouré d'une foule d'officiers impériaux et d'officiers républicains, Maximilien se rendit à cheval au-devant d'Escobedo, qui précisément arrivait avec une nombreuse suite. Ses officiers entourèrent l'empereur. Alors tous retournèrent vers le Cerro, où on mit pied à terre. Maximilien tira son épée du fourreau et la remit à Escobedo qui, après une courte hésitation, et visiblement gêné, la prit et la remit à son adjutant (1).

Escobedo invita l'empereur à se rendre dans une tente hâtivement dressée (2).

Les deux hommes restèrent un certain temps silencieux en face l'un de l'autre, car l'empereur attendait qu'Escobedo prit la parole. Comme il ne le faisait pas, Maximilien commença à parler d'une voix profonde, sérieuse, mais énergique. Il souligna qu'il avait déjà abdiqué en mars et pria qu'on ne répandît plus de sang. Mais dans le cas où on en déciderait autrement, qu'on se contentât de prendre sa vie à lui. Dans le cas contraire, il n'avait qu'un désir, quitter le Mexique et priait qu'on le transportât à un lieu d'embarquement quelconque. Quant à ses gens, il recommanda de les traiter avec bienveillance à cause de la fidélité et du courage dont ils avaient fait preuve dans des temps difficiles.

Escobedo répondit évasivement. Il transmettrait fidèlement les désirs de l'empereur à son gouvernement ; en attendant la décision, l'empereur et tous ses officiers, ainsi que ses partisans, seraient traités comme prisonniers de guerre. Là-dessus, Escobedo s'éloigna et confia au général Riva Palacio le soin de reconduire l'empereur dans le couvent de la Cruz, ce qui fut fait par un chemin détourné et avec beaucoup de tact. Lorsque Maximilien descendit de cheval, il l'offrit en cadeau au général en reconnaissance de sa conduite pleine d'égards.

C'est ainsi que tomba Queretaro après une défense courageuse de soixante et onze jours, ainsi fut fait prisonnier l'empereur avec tous ceux qui lui étaient restés fidèles. Partout

(1) Le lieutenant colonel Platon Sanchez, plus tard président du tribunal militaire.

(2) Sur cet entretien il n'existe que le rapport officiel d'Escobedo, voir SCHMIT DE TAVERA, II, p. 372.

dans la ville flottaient les couleurs ennemies, mais la population, malgré des impôts lourds et malgré les sacrifices de tout genre qu'elle avait dû endurer pendant le siège, gardait une attitude très réservée. L'empereur, par la séduction de sa personne, par sa noblesse et son attitude vraiment digne d'un prince, avait su s'attirer les sympathies de tous les citoyens qui lui restaient fidèles dans le malheur. Du jour de la prise de la ville, un très grand nombre de dames ne se montrèrent plus que vêtues de noir. La sympathie de la population se traduisit encore d'autres manières. Lors de l'occupation du grand quartier général, les effets de l'empereur et notamment son linge et ses vêtements, furent en partie volés. Le monarque, dépourvu de toutes ressources, se vit même dans la nécessité de prier Escobedo de lui fournir sa nourriture. Dès qu'on apprit cela dans la ville, des dames lui envoyèrent chaque jour des aliments bien préparés et le pourvurent richement de linge et de tout ce qui lui était nécessaire, si bien que Maximilien disait en plaisantant que jamais de sa vie il n'avait possédé tant de linge de corps qu'en prison. Les femmes du marché, durant les premiers jours de la captivité de l'empereur, lui envoyèrent des fruits et des légumes. Un marchand allemand mit de l'argent à sa disposition d'une manière tout à fait désintéressée.

Escobedo avait sommé tous les officiers de l'empereur de se rendre dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être fusillés sur-le-champ. Le 15 mai, date que Maximilien avait préférée pour tenter une sortie, parce que c'était le jour de fête de sa mère, ne lui avait pas porté bonheur. Mais ce dénouement doit être mis sur le compte du caractère de l'empereur. Sa crainte perpétuelle de manquer à l'honneur, de sacrifier les autres pour se sauver lui-même, l'espoir en un hasard quelconque qui pourrait amener une solution heureuse, le manque de décision, qui toujours cherchait des conseils et aussi le manque de la conviction qu'en temps de guerre il n'y a pas de place pour les égards, voilà les facteurs qui ont livré Maximilien à ses ennemis. L'attitude du colonel Lopez ne fut qu'un épisode, qui n'eut d'autre importance que de précipiter le dénouement et qui ne fit que rendre plus tragique tout le drame.

Arrivé dans le couvent de la Cruz, le vaincu laissa un instant libre cours à son chagrin en face de la catastrophe. En pleurant il embrassa son fidèle médecin, le docteur Basch. Il

se ressaisit bien vite et manifesta sa satisfaction que du moins peu de sang avait été versé. Néanmoins, les multiples émotions éprouvées avaient fortement atteint son corps déjà affaibli. Les douleurs abdominales s'aggravèrent. Il se mit au lit, mais ne put prendre que peu de repos, car à tout instant venaient des officiers de Juarez, désireux de satisfaire leur curiosité. L'état de santé de l'empereur rendit nécessaire un autre logement. C'est pourquoi, le 17 mai, il fut transporté avec sa suite dans un ancien couvent de femmes, Teresitas. Les chambres mises à sa disposition étaient nues et vides, mais elles furent ensuite pourvues des choses les plus nécessaires. Là il apprit que le général Mendez, qui s'était caché, avait été découvert par les ennemis et fusillé sur-le-champ et sans jugement. On avait voulu le fusiller de dos, comme un traître, mais au dernier moment il s'était soudainement retourné, et il mourut comme un brave soldat, regardant bien en face ses ennemis. Il fut le premier exécuté parmi les adhérents de l'empereur. Nouvelle terriblement menaçante pour tous ceux qui restaient ! Mais Mendez avait, à un moment donné, conformément au malheureux décret impérial, fait fusiller les chefs Arteaga et Salazar, d'où la manière rigoureuse employée contre lui, dictée par la vengeance. On aurait désiré cacher sa mort à l'empereur, mais les juaristes la lui apprirent.

Ce même jour, c'était le 19 mai, la princesse Agnes Salm, femme de l'aide de camp de l'empereur, était arrivée de San-Luis Potosi à Queretaro. A San-Luis, elle avait rencontré le président Juarez et, en apprenant la nouvelle de la captivité de l'empereur et de son mari, la courageuse et énergique femme s'était hâtée de venir. Elle avait un talent singulier de s'introduire partout et d'obtenir ce qu'elle voulait. Son nom et sa beauté lui servaient admirablement dans ces occasions. C'est ainsi qu'elle réussit à parler à Escobedo, qui l'autorisa à voir l'empereur et son mari.

La situation d'Escobedo vis-à-vis de son auguste prisonnier n'était pas facile. S'il traitait l'empereur impitoyablement ou même avec cruauté, il assumait devant le monde entier une lourde responsabilité. S'il le ménageait, il pouvait compromettre sa popularité et ses visées à la présidence (1). Entouré de mili-

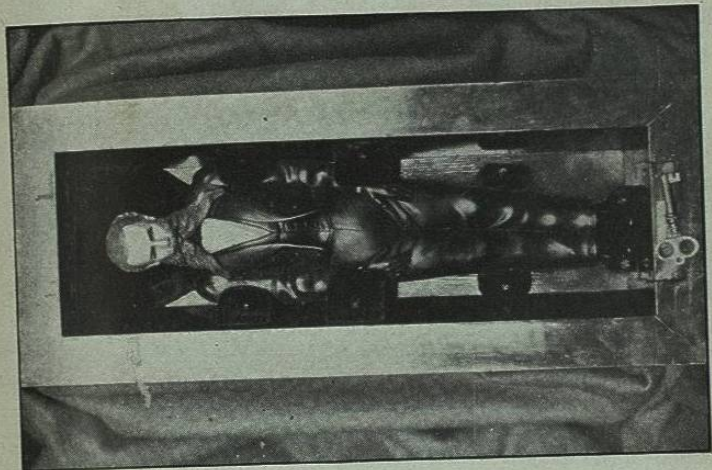
(1) D'après le rapport du baron Magnus à son gouvernement. San-Luis Potosi, 19 août 1867. Copie. Vienne, Archives de l'État.

taires assoiffés du sang impérial, il trouva préférable d'abandonner complètement à Juarez la responsabilité de ses prisonniers princiers et de se borner à exécuter scrupuleusement les ordres du gouvernement républicain.

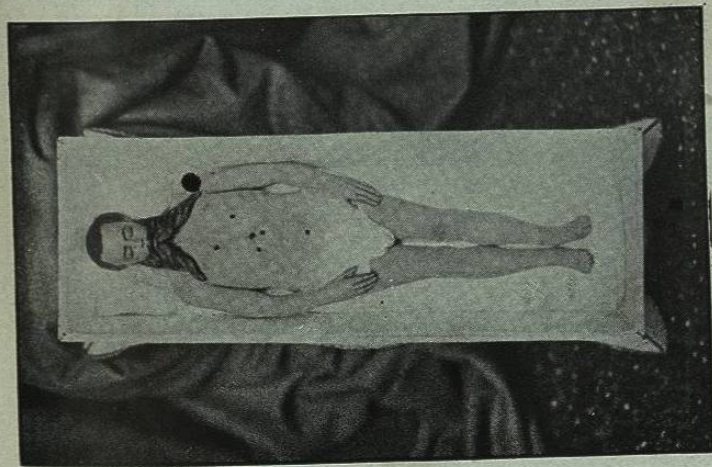
Dès les premiers jours, Escobedo avait rendu visite à son prisonnier. Cependant Maximilien désirait parler d'une manière détaillée avec le général sur sa situation. Et comme alors aucune occasion ne s'était présentée, il fit demander au général s'il pouvait lui rendre sa visite. Sur une réponse affirmative, l'empereur se rendit en voiture découverte, l'après-midi de ce jour même, sans aucune surveillance, accompagné seulement du prince et de la princesse Salm, à la Hacienda « de la Purisma », où Escobedo habitait alors. Il pria le général de lui permettre de quitter le Mexique avec toutes les troupes et les officiers européens, et, par contre, il s'engageait à abdiquer officiellement avec la promesse solennelle de ne jamais plus s'immiscer dans les affaires politiques du Mexique. En outre, il recommanda à l'indulgence et au pardon du gouvernement républicain tous les partisans de l'empire. Escobedo se tint sur la plus grande réserve et répondit en peu de mots qu'il transmettrait au président Juarez toutes les propositions pour en décider, après quoi l'empereur retourna dans sa prison.

Mais Juarez refusa de prêter l'oreille à la prière de l'empereur, étant décidé à satisfaire la vengeance du vainqueur envers celui qui l'avait obligé de fuir jusqu'aux frontières extrêmes de sa patrie.

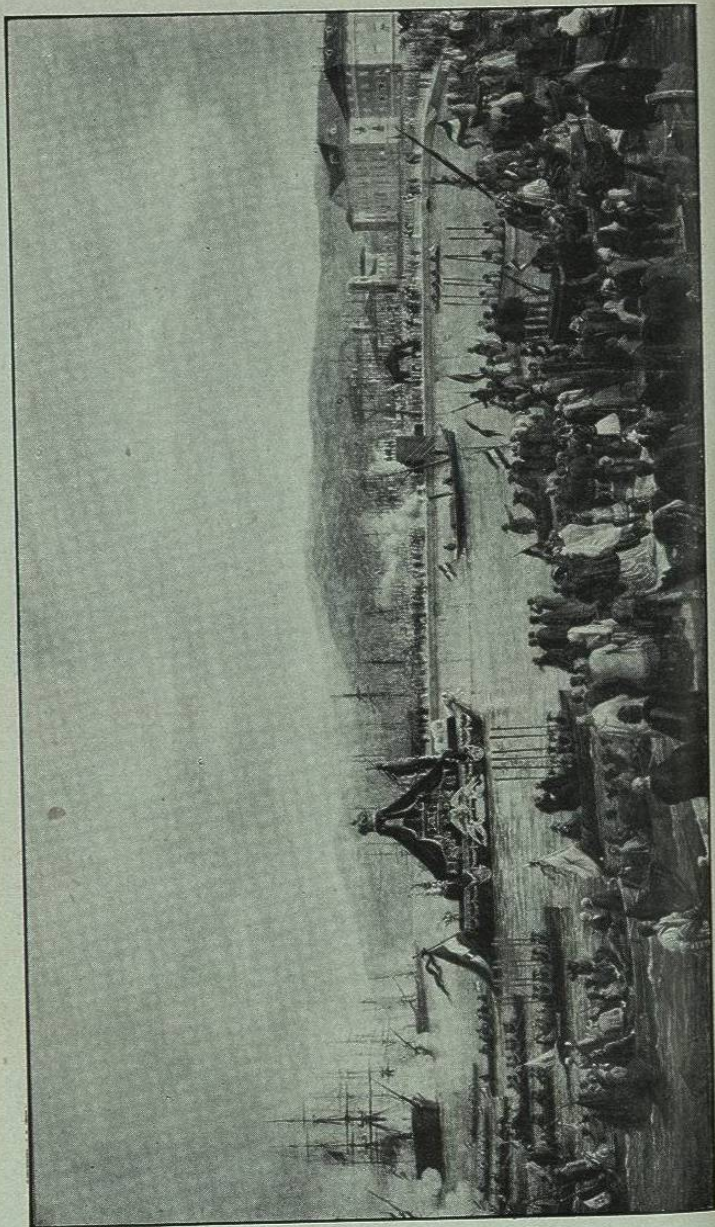
Le prisonnier fut d'abord assez libre et la garde exercée assez lâche, c'est ainsi qu'il pouvait recevoir toutes les visites qu'on lui faisait; mais ensuite, conformément aux ordres de Juarez, on usa de beaucoup plus de sévérité avec lui. L'officier responsable du prisonnier ayant déclaré que le couvent Teresitas n'était pas propice à cette garde, Maximilien fut transporté dans le couvent Capuchinas, où les chambres qu'on lui destinait n'étaient pas encore libres. Le commandant de ce couvent, un ennemi acharné de l'empereur, le fit mettre la nuit dans la chambre où on déposait les morts du couvent. Le séjour fut ici d'autant plus horrible que l'on communiquait à Maximilien les nouvelles de la résidence de Juarez, nouvelles qui ne lui laissaient que peu d'es-



LE CADAVRE DE MAXIMILIEN  
DANS SON CERCUEIL



LE CORPS DE MAXIMILIEN  
APRÈS L'EXECUTION



L'ARRIVÉE DES GÉNÉRAUX DE MAXIMILIEN À TAMPICO.

poir (1). Plus tard, on mit l'empereur dans une cellule du monastère, Miramon et Mejia dans une cellule voisine, et dont les portes restaient ouvertes. A chaque porte se tenait une sentinelle. La cellule de l'empereur mesurait six pieds de long et quatre de large, avec un sol en carreaux rouges, un lit de camp, à la tête duquel était suspendu un crucifix, et une petite table en acajou, avec chandeliers en argent. Une seconde table et quelques sièges complétaient l'ameublement. Crucifix et chandeliers d'argent étaient de mauvais augure, car au Mexique il était d'usage de mettre ces objets dans la cellule des prisonniers condamnés à mort. D'ailleurs Juarez avait ordonné à un conseil de guerre de commencer la procédure contre le monarque et les généraux Miramon et Mejia. Ce fait changeait totalement la situation. Désormais les trois prisonniers furent traités comme des criminels et les accusations portées contre eux devaient être jugées d'après la loi promulguée par Juarez le 25 janvier 1862. Cette loi défendait, comme on sait, sous peine de mort, non seulement aux Mexicains d'aider en quoi que ce fût l'intervention étrangère au Mexique, mais menaçait aussi de mort les étrangers qui travaillaient contre l'indépendance du Mexique.

A ce moment Lopez était le seul parmi les officiers de l'empereur qui n'eût pas été emprisonné. Il avait même reçu un passeport qui lui permettait la liberté complète de ses mouvements. On dit qu'il aurait demandé à l'empereur de vouloir bien le recevoir. Mais Maximilien refusa de revoir l'homme auquel il n'avait fait que du bien, dont il avait tenu l'enfant sur les fonts baptismaux et qui lui avait témoigné sa reconnaissance en le trahissant. Lopez fut méprisé et par les partisans de l'empereur et par les libéraux. On s'était servi de lui comme on se sert des hommes de son espèce, qu'on met ensuite de côté. Il se rendit alors chez sa femme à Puebla. Au moment où il mettait le pied dans la maison, la jeune femme lui cria (2) : « Qu'as-tu fait de notre parrain ? Fais-le revenir, sinon je ne te reconnais plus. » Et effectivement elle quitta la

(1) Voir SCHMIT DE TAVERA, p. 381.

(2) D'après le rapport du baron Magnus, ambassadeur de Prusse à Mexico, 19 août 1867. Vienne, Archives de l'État.